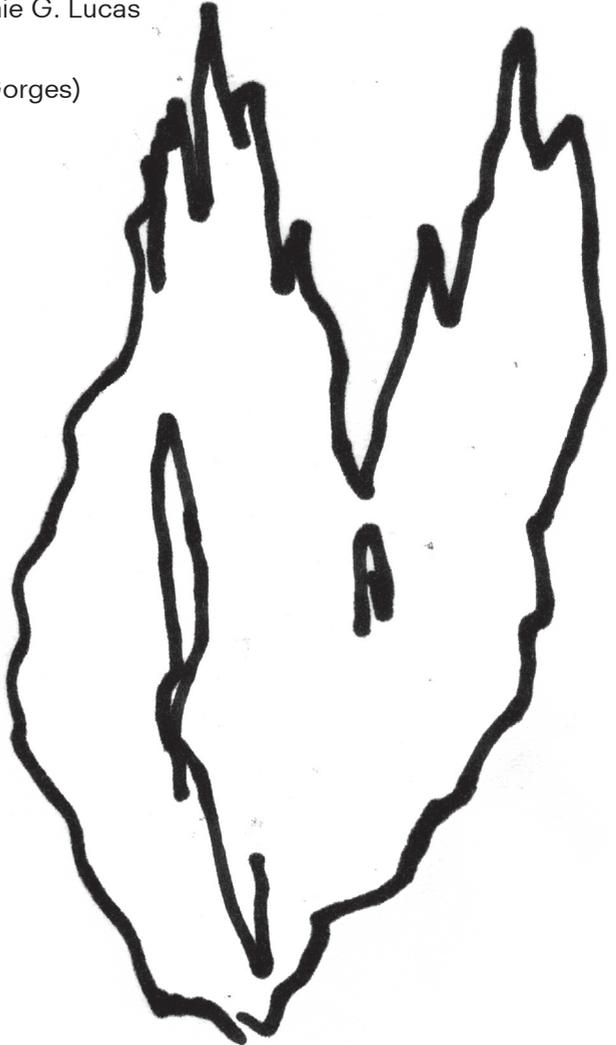


« ENTREVUE », questions à...

JULIEN D'ABRIGEON

Entretien conduit par Sophie G. Lucas
avec les élèves de 1^{ère} L
du lycée Charles Péguy (Gorges)



MIDIMINUITPOÉSIE#16
DU 7 AU 11 DÉCEMBRE 2016 - Nantes

**Le Zaroff et Sombre aux abords
sont des fictions qui abordent des
dramas, des faits divers, une réalité
sociale difficile.**

Pourquoi de tels choix ?

En exergue du *Zaroff*, je cite Raoul Haussmann, un poète dada : « La poésie n'est pas poétique, c'est une épouvante ». Je pense en effet que l'on confond trop souvent la poésie et « le poétique ». Certains pensent qu'un sujet poétique (l'automne, l'amour, les oiseaux, la beauté, les petits instants de bonheur...) suffisent à faire de la poésie. Non, la poésie est un travail d'écriture qui peut aborder ces sujets « poétiques » comme d'autres, totalement a-poétiques et, dans toute l'histoire de la poésie, les poètes ont traités des sujets atroces (la mort, la pendaison chez Villon, les guerres de religion dans *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, un enfant tué par les soldats pour Hugo, *Une charogne* pour Baudelaire, la haine d'une certaine France chez Rimbaud...). La poésie ne vient pas de la beauté du sujet traité. Ici, je le rappelle en prenant un sujet « apoétique », le meurtre, la France ordinaire des ronds-points, des stations-services... Plus le sujet est laid, banal, plus je dois travailler afin que la qualité, la beauté du texte viennent de l'écriture, et non du sujet traité. À la fin de *J'ai tué*, long poème en prose dans lequel Blaise Cendrars explique comment il a dû tuer un Allemand au couteau lors de la Première Guerre Mondiale, le poète écrit : « J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué. » Le poète n'est pas cet être romantique, dans la lune, dans sa tour d'ivoire, perdu dans

ses rêveries. Non, c'est celui qui a le sens du réel, de la réalité et qui agit dans le monde. Et son écriture doit être une action.

**Comment avez-vous créé un
personnage aussi complexe que
Le Zaroff, semblable à un « M. tout le
monde » en proie à ses démons ?**

Pour ce livre, j'ai mis le poète dans le rôle du tueur à gages. J'ai demandé à plein de gens (amis, famille, écrivains) qui ils aimeraient que « je » tue dans un texte, que mon tueur exécute. Certains ont désigné une personne précise, une star, un homme politique, voire eux-mêmes pour Charles Pennequin. Et j'ai donc écrit les meurtres « sur commande ». L'idée était prendre comme matériau littéraire les « petits meurtres » que notre conscience exécute à notre place, afin qu'on ne cède pas à la violence. Par exemple, une vieille dame nous passe devant à la caisse du supermarché, on a envie de la tuer... mais on ne le fait pas (bien heureusement). Ces meurtres sont des phantasmes, des vues de l'esprit. *Le Zaroff*, ce n'est donc pas une personne, un texte le montre d'ailleurs avoir tous les âges, toutes les couleurs de cheveux, toutes les tailles. Il est le tueur en série virtuel de notre conscience, celui qui exécute nos pulsions à notre place. Voilà pourquoi il est ordinaire, il est chacun d'entre nous, le tueur potentiel que l'on est et que l'on maîtrise. Il est d'ailleurs poursuivi sans cesse par le côté raisonnable de notre conscience, qui se bat avec lui, le fait fuir une fois l'acte accompli, nous empêche d'agir. Il est nécessaire qu'il frappe avant, dans notre esprit, plutôt que cette pulsion ne s'exprime réellement. Même si on ne les dévoilent pas, ces pulsions de

mort sont ordinaires, naturelles. Seuls de rares individus ne les maîtrisent pas, mais tout le monde en a. Malgré les apparences, c'est un texte assez moral...

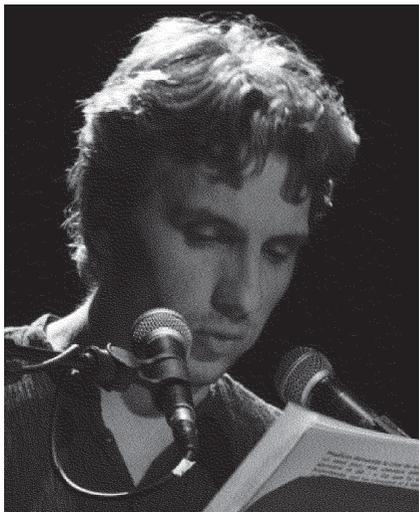
On ressent une atmosphère oppressante à la lecture de vos livres. Comment créez-vous cette sensation de malaise à la fois dans les textes et dans vos performances scéniques ?

J'aime écrire des textes qui se défendent en public, et je suis assez « gueulard ». Si le texte est écrit pour cela, ça fonctionne. La poésie peut sortir hors du livre, et impliquer en lecture, le corps, la voix, l'espace. Ce sont des textes « transgenres », « hybrides », entre la poésie et le roman, la tension est là pour mener un lecteur à travers un recueil de poèmes, comme on lirait un roman. Ce malaise est très présent pour *Le Zaroff*, moins dans *Sombre aux abords*, moins cynique, plus en empathie avec les personnages. Il est créé par les situations, bien sûr, mais aussi par les rythmes, les coupes. Pour *Le Zaroff*, l'emploi du « je » place le lecteur dans la peau du tueur, pour le renvoyer à ses propres démons à ses propres pulsions. Cela ne flatte pas, n'est pas forcément agréable d'avoir à réfléchir/de voir se réfléchir son côté obscur... L'écriture de la violence m'intéresse depuis mon premier livre, *Pas Billy the Kid*.

Votre travail d'écriture est-il un moyen de livrer une opinion sur notre société ? Ou est-ce davantage une démarche artistique ?

Ce n'est pas vraiment l'idée de « livrer une opinion », mais plutôt de « porter un regard » sur la société. Et ce regard se porte par la démarche artistique. Pour *Sombre aux abords*, j'ai voulu re-

garder une certaine France qu'on ne voit pas, la France des petites villes de campagnes, avec les lotissements autour, les zones commerciales, les gens qui bossent et ne voient pas de solution pour s'en sortir. On parle des villes, de la campagne rurale, des banlieues, des chômeurs, des patrons, mais pas beaucoup de l'entre deux. Très influencé par le cinéaste Jean-Luc Godard, je m'intéresse comme lui dans *Pierrot le fou*, à ce qui est « entre les choses ». J'ai donc décidé de parler de cela en utilisant un « cadre » américain, celui de l'album de Bruce Springsteen, *Darkness on the edge of town*, pour regarder la France. La démarche artistique (le « cadrage », le choix de la forme en 10 chants, le fait que je fasse de gens ordinaires sans avenir des héros épiques..) est donc liée étroitement au regard sur la société. Dans le village autour de chez moi, je vois de plus en plus de gens tentés par un vote raciste, totalement déconnecté de la réalité vécue. Mais ces gens-là ont l'impression qu'on ne les voit pas, qu'on ne s'intéresse pas à leur vie, qui est effectivement sans grand intérêt a priori. L'idée est de donner de la noblesse à ces gens, les regarder avec empathie, en faire des héros ordinaires plutôt que de les enfoncer, les moquer. C'est ce regard bienveillant qui, s'il est partagé, peut les amener à voter autrement, à chercher la responsabilité de leur misère ailleurs que chez des boucs émissaires. Observer le monde, le décrire, est une démarche artistique.



**Julien
d'Abrigeon**

(photo: Karine Benard)

Propos recueillis par:
Nicolas JEAN-VICTOR
Marine NARET

de la classe de 1^{ère} L du lycée Charles Péguy (Gorges)

Avec le concours de Sophie G. Lucas, poète
Marion Hivert, enseignante de français
Chantal Palier & Stéphanie Chemin, enseignantes documentalistes.



Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes / 44000 Nantes / Tél: 02 40 69 22 32

info@maisondelapoesie-nantes.com / www.maisondelapoesie-nantes.com

MIDIMINUITPOÉSIE #16 est soutenu par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique, la DRAC des Pays de la Loire, la SOFIA, le Centre national du Livre et la Fondation SNCF.